

PETITE ANTHOLOGIE DE L'ŒUVRE DE Michel Chiha

Nous proposons ici au lecteur quelques textes de M. Chiha, qui nous ont paru illustrer l'importance, dans son œuvre, du thème de la transparence. (voir page 38).

L'ÉTAT TRAQUE L'HOMME

Notre civilisation, en augmentant le bien-être physique de l'homme, augmente démesurément ses soucis. *Ce ne sont plus que problèmes à résoudre, situations à débrouiller, décisions à prendre.*

La partie d'échecs qu'est l'existence de l'homme atteint des difficultés extrêmes. *Et l'on n'avance plus sur la route que la tête dans les mains.*

Il faut voir là une sorte de crise de l'intelligence, avec la nécessité pour l'homme de se dépasser sans cesse. *Un obstacle franchi, dix autres se présentent.* Et l'on comprend que les gouvernants, quels qu'ils soient, ne sachent plus à quel saint se vouer. *Tout est complication, interrogation, énigme.* Notre cerveau doit enregistrer les mouvements de l'univers. A l'état de veille comme dans le sommeil, il s'agite. Et si le subconscient ne venait pas au secours du conscient, si l'oubli n'apportait pas ses consolations et ses baumes, tout finirait dans une noire combinaison de l'impuissance et du désespoir.

Mais cet état anormal, cet état redoutable vient dans une large mesure du désordre de nos idées. C'est ce désordre qui fait la précarité et la faillite de nos plans. Le Discours de la Méthode est à refaire. C'est une autre méthode qu'il faut proposer, qui dédaigne moins l'esprit de synthèse et l'esprit de foi. Car c'est le doute qui fait l'impatience et l'angoisse; c'est le morcellement indéfini de la difficulté qui fait qu'on n'a plus de vision et qu'on ne domine plus l'abîme.

Le premier remède aux misères de notre temps est de simplifier l'existence de la communauté, de diminuer ses obligations comme ses besoins, de traiter enfin l'homme comme un homme, non comme une bête ou comme un ange.

Une des sources des malheurs de la race blanche (de l'Occident surtout) est dans le surmenage affreux que ses lois ont imposé au citoyen. L'Etat traque l'homme avant de lui demander de vivre. Il le ligote avant de l'inviter à gagner son pain. Pendant qu'il le convie à réfléchir à la noblesse et au sérieux de la vie, il le livre à une administration qui discute àprement tous ses actes. Tout cela est une folie.

31 Août 1952

L'ARGENT ET LES LIBERTES

Lorsque le monde ne croira plus autant à l'argent, ce sera le temps d'une nouvelle chevalerie. Lorsqu'ils se passionneront moins pour les rentes (il en reste si peu), les cœurs s'éleveront.

Il est juste de s'attacher raisonnablement aux biens de la terre. Le bonheur de posséder sa maison et son champ, nous ne le sous-estimons pas; ni l'amour légitime et paisible qui naît des belles choses que nous possédons.

Mais le rêve serait de donner à chacun son champ et sa maison et que chacun y mette son âme et ses prédilections. Le rêve, c'est pour chacun, une part, variable sans doute, de soleil, de nature, de joie; et dans nos demeures, l'épanouissement du goût de chacun, d'un art individuel, d'une personnalité.

La production en série a tué la fantaisie en multipliant les biens. Elle est démocratique à coup sûr, mais elle déplaisait déjà aux Athéniens de la grande époque et aux ouvriers de la Renaissance. La notion de prix de revient a aboli le travail patient, les caprices de l'art, l'invention désintéressée, la pièce unique enfin.

Il y a toujours eu une maladie ou une passion de l'argent; depuis un siècle elle a pris des proportions calamiteuses. On a pu voir, plus que jamais, des vieillards solennels, aux portes du tombeau, accrochés désespérément à des «portefeuilles» et à des dividendes, asservis à ces signes de richesse qui n'étaient plus devant la mort qu'un entassement de feuilles mortes, sans lumière.

Pendant un siècle, le papier a régné, fausse image de l'or, fausse monnaie, plus tyrannique encore, dans la mesure où le papier est plus mobile et moins pesant.

Les tendances politiques du temps présent révèlent le souci d'un affranchissement; non certes que de s'entre-dépouiller ait le moindre sens; ni que la ruine des uns puisse signifier le bien-être des autres. Ce que le monde matériel cherche à travers des doctrines incertaines, ce sont ses propres limites; c'est la mesure de ce qu'il faut attribuer à ce qui est individuel et passager, et des largesses qu'il faut réserver à la durée et au nombre. Si la dépossession collective ne peut faire que la misère et la tristesse de tous, la possession individuelle désordonnée ne peut avoir pour terme qu'une rupture et qu'un déchirement. Ce ne sont pas les grandes théories qui sauveront le monde; c'est l'équilibre et le détachement; *mais aussi le désir de l'ordre et de la beauté, chez soi et chez les autres.*

Ne voit-on pas que désormais tout est éducation, mesure, spiritualité, et que, dans une telle énumération, l'argent, aux mains de l'individu, ne peut revendiquer devant une civilisation authentique qu'une place, nécessaire sans doute, mais secondaire?

L'exaltation de l'homme veut que la liberté s'étende *raisonnablement* à la propriété et au libre choix. De même qu'aucun homme ne peut être confondu avec un autre et que chacun de nous a son visage et son nom, il convient que notre per-

sonnalité s'étende librement à tous les éléments de notre vie.

24 Août 1945

APRES UNE JOURNEE D'AFFAIRES

Le charme de ce jour déclinant où la neige est de lumière rose et la montagne de sombre améthyste, il faut le saisir comme un songe. Un instant et tout a changé. Comment au fond de la mémoire fixer l'insaisissable ?

Les yeux se ferment, ils se rouvrent et la merveille a pris d'autres teintes. Maintenant, c'est l'alternance des masses blanches et des roches grises, mais à l'arrière-plan, ô beauté ! le ciel est encore bleu, d'un bleu déjà nocturne qui, d'une seconde à l'autre, s'assombrit. Ainsi, le Liban, dont les amandiers sont depuis quinze jours en fleurs, se dérobe dès les premières soirées de mars aux rigueurs de l'hiver. Ce pays de mer et de montagne, de neige, de conifères, d'anémones, de soleil et de couleurs, est en contraste saisissant avec les immensités qui l'entourent. Si la montagne et la mer disparaissaient de nos préoccupations, ce serait comme une défaillance de notre âme.

On ne fait rien d'humain sans des amitiés dans la nature.

Le désert a sa séduction, il donne le goût amer et pur du détachement, il invite à l'exploration des étoiles; mais, pour y grandir, il faut y arriver avec des richesses intérieures. Le désert, pour disposer de sa puissance, il faut l'avoir peuplé d'avance de toute une vie profonde.

Ici, nous connaissons les choses du désert, leur nudité ardente, mais, par un privilège des dieux, nous appartenons à ce Liban aux visages divers qui, au seuil des sables où règne au loin le grand roi d'Arabie, s'élève jusqu'aux neiges, au bord de la mer éternelle.

Nous nous disons cela en regardant d'un balcon perché sur une place publique le paysage du soir. Vraiment nous sommes voués ici à d'innombrables amours; on ne saurait nous détourner d'un ciel ou de l'autre sans nous éloigner de notre destin, sans écarter nos pas d'un de leurs sentiers familiers.

Et puisque nos émotions atteignent dans leur variété contradictoire cette plénitude, qu'on nous pardonne de distraire un instant aux sollicitations de la politique et de la guerre, pour le donner simplement, avec le lecteur, à la nature et à la vie.

3 Mars 1945

CIVILISATION...

Une des choses les plus dramatiques de l'histoire contemporaine, c'est ce transfert (et cet échange) de populations que l'issue heureuse ou malheureuse des guerres a si souvent autorisé et légitimé.

Comme un vil bétail ou comme des objets inanimés, des hommes sont, par millions, tirés de leurs foyers, séparés de leurs dieux lares, éloignés de leurs tombeaux et rejetés d'une frontière à l'au-

tre avec une brutalité qui dépasse celle des Barbares.

Peu importe qu'on soit né en un lieu, qu'on y ait vécu, qu'on y ait vu mourir les siens, qu'on soit attaché indissolublement à son ciel et à ses paysages; parce que la raison d'Etat est invoquée, parce que la politique le veut, parce qu'une conception particulière de la vie sociale le recommande, il faut tout laisser et partir, tout abandonner, le champ et le ciel, la maison et les arbres; tout ce qui fait le pâle et fugitif bonheur de ce monde, notre consolation d'être misérables et mortels.

Il y a dans les temps modernes une rigueur effroyable. Nous ne reprocherons pas pour notre part ce qui se fait depuis que la guerre a pris fin. L'horreur de l'aventure a justifié les représailles. Elle a remis en honneur la loi du talion. Elle a rendu possibles des actes tragiques parce que ces actes sont admis maintenant comme un redressement de torts. Sans doute les Allemands ont commencé. Et sans doute les Japonais ont suivi. Et sans doute aussi naguère, les Grecs et d'autres qu'eux, cent mille familles et plus, ont dû quitter la Turquie, chassés par le gendarme et l'épée dans les reins; puis, par nécessité, cette même horreur s'est vue en Grèce et ailleurs, sur les points les plus variés du monde. Mais, la nomenclature de ces déchirements passés ne saurait être une justification absolue de ce qui se fait.

Ce que le monde pratique aujourd'hui sans rougir, c'est un aspect nouveau de l'esclavage. Et les sombres inventions qui font du vingtième siècle un *nouvel âge de fer*, il nous faut en lire le récit sur les journaux sans serrement de cœur et sans étonnement.

Quel recensement du malheur ne pourrait-on pas faire aujourd'hui, du centre même de l'Europe aux confins maritimes de la Sibérie ? Quelle somme d'arrachements et de douleurs, de supplications et de larmes ?

Ce n'est pas le sentiment seul qui nous fait écrire sur une matière inhumaine. C'est aussi la raison. Quand toutes les violences auront été commises et renouvelées, quand les hommes et les familles auront été écartelés au nom d'un foi politique, au nom d'un nationalisme irréductible, au nom de la religion et de la race, quand on aura pris aux gens leur cœur avec leurs biens et qu'on les aura précipités dans l'enfer des terres maudites, pense-t-on ne plus voir se reproduire l'histoire d'Abel et de Caïn ?...

18 Janvier 1946

D'UN VOL DE CAILLES

A BEETHOVEN

Un vol de cailles d'au-delà des mers passait l'autre soir au-dessus de nos rivages. Quelques-unes très lasses, incapables d'aller plus loin, entrèrent dans nos demeures, sur la montagne. La soldatesque d'un corps de garde voisin fit de ces voyageuses un repas délectable. Mais, une caille aux yeux doux, prise par une enfant, mérita son amour.

L'oiseau passa la nuit dans une cage pour être libéré au lever du soleil. Dans les premiers feux du matin, la caille s'en alla, vers l'est, à tire d'aile.

Ainsi les oiseaux s'en vont, d'une terre à l'autre, d'un monde à l'autre, menacés par nos appétits et par nos pièges. Les vastes liens que les hommes ne savent pas établir entre eux, les migrations des oiseaux en font une réalité depuis toujours. La noble outarde puissante, la cigogne au vol lourd, la jolie caille potelée vont sans passeport d'un pays à l'autre, fuyant les rigueurs de l'hiver et cherchant le printemps. Mais l'homme reste hostile à l'homme et lui interdit le séjour des lieux hospitaliers. Devant nous les murs se dressent et les portes se ferment.

Si nous étions organisés comme les oiseaux du ciel, si l'amour créateur recevait ses droits, des peuples entiers iraient périodiquement les uns vers les autres. Ils se donneraient le gîte avec le baiser de paix et les foyers s'illumineraient de la présence de l'étranger, de l'hôte; mais nos entrées sont verrouillées et nous mettons partout des barreaux aux fenêtres...

La caille libérée de l'autre matin, j'entends son cri au loin, dans un buisson de genêts et dans les vignes rouillées d'octobre. Elle a échappé à la mort pour connaître encore l'ivresse de l'espace et le chant de la joie. Et ce même cri de la caille, cette voix dans l'aurore, transposé sur le plan de la musique éternelle, je le cherche et je le retrouve enveloppé d'amour dans les grandes harmonies de Beethoven...

7 Octobre 1945

IMAGES

Comme la plante est fixée au sol, l'homme est lié à son âme. Il vit d'elle en ce qu'il a de divin. Apparemment mobile et seul dans le vent comme la voile sur la mer, il fait des racines invisibles. Il possède des domaines dans des espaces qu'il ne voit pas; car les yeux sont au corps: l'âme voit autre chose. Elle a des regards sur un port d'attache lointain. Le navire en partance, qui ne peut s'immobiliser sans que le sel le ronge, sans que l'algue l'alourdisse, c'est chacun de nous.

Mais nous luttons aussi contre une dérive, depuis que fut rompu le lien qui nous faisait vivre de la respiration et du sang maternels. Avant le premier cri, avant le lait du sein, nous ressemblons au fruit attaché à l'arbre; l'instant d'après, détachés, nous sommes comme celui qui s'expatrie.

Comme la planète qui l'emporte, comme le soleil dont la terre dépend, comme le système auquel elle appartient, chaque homme est un monde à lui seul; mais la plupart des hommes réduisent lamentablement ce monde au niveau de rien; ils font comme le bœuf du labour qui mâche sa paille ou son herbe, qui marche, qui regarde et qui ne comprend pas et qui poursuit son chemin.

La première condition de la vie, c'est qu'on la découvre, qu'on sache qu'on est cet être *debout*, arrivé à cet équilibre et qui tient, s'il le veut, la clef des songes et du destin. Mais nous nous rendons

prisonniers de nos gestes quotidiens comme la fourmi de sa demeure souterraine. Au lieu de prendre le large, nous ne voulons plus faire que les mêmes pauvres choses vides et monotones, fuyant indéfiniment cette grandeur accessible que nous portons en nous.

Il n'est point d'homme, s'il le voulait, qui ne soit capable de quelque prodige; point d'homme qu'on ne puisse tirer de son obscure misère pour qu'il respire le soleil. Mais il faut redire à chacun qu'il est comme un trésor au fond de l'eau, comme une cachette dont on a perdu le secret...

28 Septembre 1948

FUITE DU TEMPS

Si je le pouvais, en dépit de Bergson et de l'âge, je m'arrangerais pour que le temps me parût long. Et pour cela, malgré la conscience du temps qui nous vient de la fuite des années, malgré la lucidité cruelle que la sagesse nous donne à l'égard de nous-mêmes, je m'efforcerais de trouver le temps interminable, dans la solitude, dans les paresseuses ensoleillées de l'été, dans la musique naturelle de l'aube, à la lisière d'un bois, en face de la mer, aussi loin qu'il se peut de tout ce qui passe.

Sur le plan terrestre on a, certains jours, le loisir de se croire éternel.

La mort franchie et dans l'éternité, quel souci aurions-nous du temps et de l'espace ?

La vie est belle, réduite à ses premiers éléments. Pour des yeux purs, elle se ralentit merveilleusement et s'allonge; elle n'a plus les frontières de notre perversité et de nos désirs, elle n'a plus de liens, elle est littéralement sans bornes.

Nous ne savons plus vivre. Possédés par mille artifices, agités par des soins qui ne sont rien, tourmentés le soir et le matin, matérialisés et persécutés jusque dans nos rêves, nous transformons la lumière en tristesse. Avec la joie, avec le bonheur, nous faisons de l'ombre.

Quel démon nous pousse-t-il à abîmer tout de nos délices pour posséder si peu de chose ?

Le goût de la possession ne meurt que chez ceux-là qui s'attachent à l'esprit, qui n'aiment plus que la connaissance.

Lorsque j'étais enfant, ce qui paraissait attente et monotonie, j'aimerais l'avoir aujourd'hui comme une richesse: le silence et la paix qui permettent d'écouter indéfiniment le bruit des vagues et le chant du grillon, de s'endormir vingt fois sur un livre ouvert, pour revoir vingt fois, regard ébloui, la splendeur d'un matin d'été, noyé dans la béatitude du corps et de l'esprit lorsque le temps n'est plus qu'un songe.

Comme dans nos paresseuses incommensurables, il y a dans l'agitation démesurée de l'Occident une part de folie...

Mais si fugitif est devenu le temps qu'il nous laisse à peine le moyen de percevoir le sifflement des nébuleuses, se précipitant Dieu sait où, les unes après les autres, dans la direction de l'infini.

13 Septembre 1945